

# IN MEMORIAM

## Hommage à Fernand Beaucour

par Igor GROUSTO, professeur,  
université de Minsk



Le professeur Beaucour fit son apparition en Biélorussie tout de suite après la chute du « rideau de fer », cette cloison étanche qui pendant si longtemps a coupé l'Europe de l'est de l'Occident. Ayant consacré sa vie à l'étude de l'époque de la Révolution française et de l'empereur Napoléon I<sup>er</sup>, il sillonnait le monde à la recherche de documents reflétant l'action de ce personnage hors du commun et son passage dans divers pays. Fernand Beaucour profitait de ses voyages pour prendre la parole devant les étudiants des universités, leur parlant de l'état actuel des études napoléoniennes et de l'impact des idées de la Révolution française sur le développe-

ment de la démocratie dans le monde.

On ne s'étonnera pas qu'il ait aussitôt profité de la nouvelle possibilité qui s'offrait à lui pour visiter les lieux situés dans les anciennes républiques de l'URSS où est passé Napoléon. Au cours de ses voyages Fernand Beaucour a noué d'étroites relations avec les universitaires et les historiens des Pays Baltes, de Russie, de Biélorussie, il a refait en personne la route suivie par la Grande Armée pendant la campagne de 1812 et celle de la retraite de Russie, il a visité tous les monuments historiques sur ce parcours, il a donné des cours aux étudiants des universités linguistiques de Kaliningrad et de Minsk.

Le sort m'a fait rencontrer le professeur Beaucour en automne 1993. Il venait pour la première fois en Biélorussie et son but principal

était de voir de ses propres yeux le lieu du fameux franchissement de la Bérézina par la Grande Armée. Cet événement lui était bien connu par les documents et il demanda qu'on lui présente un historien capable de lui indiquer sur le terrain l'emplacement exact du passage et de lui montrer où et comment s'étaient déroulés cette traversée et les combats qui l'accompagnaient. C'est ainsi que je fis la connaissance de ce chercheur infatigable.

Notre première rencontre à l'occasion de la visite du site de Studenka me laissa une impression inoubliable. On m'avait dit que le professeur Beaucour, que je devais accompagner, avait plus de 70 ans, aussi m'imaginai-je que la visite du site du passage de la Bérézina se réduirait à sa contemplation du haut de la colline la moins éloignée de la route. Comme je me trompais !

Tout ce qui pouvait avoir un rapport avec la traversée intéressait Fernand, à commencer par le nombre de feux du village de Studenka jusqu'à l'emplacement précis des deux ponts que Napoléon avait fait construire pour franchir la rivière. Quand il sut que je me consacrais à l'étude des ponts, il me demanda aussitôt, et sans hésiter une seconde, de le conduire à l'endroit où, selon mes suppositions, fut construit le pont le plus en amont. Rien ne pouvait l'arrêter, ni l'absence de route, ni la gadoue, ni l'herbe trempée de rosée. L'interprète arrivait avec peine à nous suivre, trouvant cependant le temps de se plaindre qu'elle n'avait encore jamais travaillé avec un client aussi remuant et qu'elle ne manquerait pas d'attraper un gros rhume car ses pieds étaient trempés.

J'étais littéralement séduit par le professeur ! J'avais enfin la possibilité de partager les résultats de mes recherches avec un homme que le sujet passionnait et qui en connaissait toutes les ficelles. Nous nous lancions à la tête l'un de l'autre les noms des unités des armées russes et napoléoniennes, trouvions aussitôt sur le terrain l'endroit précis de leurs dispositions, analysions le cours et le bilan de la bataille sur les bords de la Bérézina... Ce fut un véritable festin intellectuel !

A la fin de la visite, lorsque le soleil fut descendu derrière les cimes des arbres et que nous ayons assouvi notre soif de communication sur un sujet qui nous passionnait tous les deux, je décidai de faire un cadeau à Fernand en souvenir de ce voyage. J'avais bien pensé à cette possibilité dès le matin avant de partir, mais ne sachant pas à quel genre d'homme j'allai avoir à faire ni comment il pourrait prendre la chose, j'avais gardé cette idée dans le creux de mon cerveau comme une simple éventualité. Maintenant je savais que ce cadeau serait pour Beaucour non seulement un souvenir de notre rencontre mais une précieuse relique des lieux mêmes du passage de la Bérézina, et je me décidai à l'offrir.

Le fait est qu'au cours de mes recherches de traces éventuelles d'un pont d'amont sur la rive gauche de la Bérézina, j'avais trouvé par hasard près d'un bras mort du fleuve un boulet de canon de 12 livres. Comme il était plutôt lourd et que j'avais trouvé malcommode de l'emmener chez moi à Minsk, je l'avais laissé où il se trouvait jusqu'à des temps meilleurs. Ces temps étaient arrivés !

Je demandai à Fernand s'il accepterait un cadeau quelque peu insolite du lieu de la traversée. Il me répondit très sincèrement qu'en souvenir de notre rencontre il accepterait avec gratitude n'importe quel cadeau à condition que cela ne soit pas interdit par la loi biélorusse et qu'il ait la force de l'emmener en France. Alors littéralement sous les yeux de Fernand, je me pris à déterrer le boulet, et je le lui remis solennellement là, au bord de la Bérézina.

A vrai dire dans mon for intérieur, j'étais prêt à ce que Fernand s'excuse et refuse d'accepter ce cadeau peu banal en prétextant son poids et la boue qui le maculait. J'avais bien, moi, trouvé malcommode d'emmener ce boulet de Studenka à Minsk ; l'emmener en France pour Fernand, ce serait une autre histoire !

Mais non. Fernand me prit aussitôt le boulet des mains, me remercia pour ce merveilleux cadeau en s'interrogeant au passage s'il s'agissait d'un boulet russe ou français. La propreté de ses mains était la dernière de ses préoccupations. Finalement on enveloppa soigneusement le boulet et on le rangea dans le coffre de la voiture. Une fois à Minsk, Beaucour ne permit à personne de porter le boulet. Son boulet à bout de bras, il passa solennellement devant le suisse éberlué de l'hôtel, puis devant l'administrateur.

J'appris plus tard qu'il dut prendre une autorisation spéciale du Ministère de la Culture pour sortir le boulet de Biélorussie. Malgré cela les douaniers allemands de l'aéroport de Francfort-sur-le-Main tentèrent d'empêcher le boulet de poursuivre son voyage, mais ils durent céder sous la menace du scandale diplomatique promis fermement par Beaucour.

Notre rencontre et la collaboration qui suivit eut pour développement la proposition du professeur Beaucour de publier dans la revue scientifique éditée par le Centre d'Études Napoléoniennes mon article sur le sort des Aigles de la Grande Armée dans la campagne de 1812. L'article parut et reçut une bonne appréciation de la part de spécialistes de Napoléon tandis que son auteur devenait membre du Centre d'Études Napoléoniennes.

Plus Fernand apprenait de choses sur les événements de la Bérézina et sur l'histoire des monuments érigés à l'endroit du passage, plus il était attiré vers ces lieux. Ses voyages en Biélorussie se firent réguliers. Un jour un des collaborateurs du musée régional de Borissov suggéra à Beaucour de faire ériger sur la Bérézina un monument en hommage aux soldats français tombés là.

Cette idée fut accueillie avec enthousiasme par Fernand et soutenue par l'ambassade de France en Biélorussie. Fernand passa plusieurs années à mener à bien cette entreprise : récolter les fonds nécessaires, organiser le travail de l'architecte et du sculpteur, coordonner tous ces éléments avec les autorités locales, bref il fit preuve de beaucoup d'obstination et d'énergie pour réaliser le but qu'il s'était fixé.

Tout ne fut pas aussi simple que cela peut paraître à la lecture. Il fallut surmonter le conformisme de certains fonctionnaires de la culture et se battre contre les lenteurs administratives. Il fallut attendre qu'on explique aux gens, par l'intermédiaire des médias, qu'il ne s'agissait pas d'un monument à la gloire des conquêtes napoléoniennes, qui ont apporté tant de souffrances sur le sol biélorusse, mais à la mémoire de simples soldats de la Grande Armée ; que même s'ils ne se sont pas battus pour la bonne cause, ces soldats ont su faire preuve de grand courage et de véritable héroïsme dans leur combat pour survivre et que deux siècles plus tard, la mort de ces soldats sur les bords de la Bérézina avait transformé ces envahisseurs en victimes d'un terrible drame.

Le 16 avril 1996 se déroula l'inauguration solennelle du monument de granit. Dix-neuf mois plus tard, le 16 novembre 1997, on y fixa une plaque portant l'inscription suivante en français et en biélorusse : « Ici l'armée de Napoléon a franchi la Bérézina 26-29 novembre 1812. Hommage aux soldats qui disparurent alors ». Ce monument est venu

s'ajouter aux monuments à la mémoire des soldats russes tombés sur les bords de la Bérézina érigés dans le champ de Brili en 1962 et 1992.

*[En novembre 2006 la famille Beaucour autorisa la réinhumation symbolique au pied du monument de Fernand Beaucour des restes d'un des 235 soldats de la Grande Armée découverts par hasard au moment de travaux de terrassement sur la route de Wilno. J*

Il est vraiment dommage que Fernand ne vécut pas jusqu'à ce jour mémorable : en mai 2005 nous avons reçu la triste nouvelle de sa mort après une grave maladie. Je ne peux qu'imaginer à quel point il aurait été heureux et fier de voir son œuvre se poursuivre et attirer toujours davantage de partisans dans son orbite, en haussant l'importance des événements auxquels il avait consacré la dernière étape de sa vie jusqu'à des prises de conscience nouvelles. Je regrette beaucoup de ne plus jamais pouvoir partager cette joie avec lui.

РЕПОЗИТОРИЙ БГПУ